

# NOON

DU SOLEIL NOIR

L. L. KLOETZER





L.L. Kloetzer

**Noon**  
**du soleil noir**

illustré par Nicolas Fructus

ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard

De Laurent Kloetzer  
chez le même éditeur

*Issa Elohim*, collection « Une heure-lumière » (2018)

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications, écrire aux auteurs,  
illustrateurs, ou recevoir un  
bon de commande complet, deux adresses :

Le Béliâl'  
35, avenue de la Gare  
77250 Moret-Loing-et-Orvanne  
France

ou

[www.belial.fr](http://www.belial.fr)

venez discuter avec nous sur <http://forums.belial.fr>

© 2022, le Béliâl' pour la présente édition

Couverture et illustrations intérieures © 2022, Nicolas Fructus  
Maquette intérieure: Laure Afchain

Relecture Raphaël Gaudin

# Sommaire

Un seul denier en poche .....	7
Sorcellerie .....	27
Dans nos murs .....	47
L'œil de Sét.....	73
La première cliente .....	89
Le deuxième client.....	101
Le troisième client.....	117
Le ratier .....	129
La route .....	137
La nuit .....	145
Valentina .....	151
La chambre mortuaire .....	161
Parfums.....	173
Le chemin des rats .....	179
Kur et sag .....	198
Maux de crâne .....	206
La spirale.....	215
Le vieux serpent .....	221
Les signes.....	231
La belle-dame.....	243
Le prix.....	251
Épilogues .....	259

*Pour A & H, avec amour*  
*En hommage respectueux à l'œuvre de Fritz Leiber*

*Sundered from us by gulfs of time and stranger dimensions dreams*  
*the ancient world of Nehwon with its towers and skulls and jewels,*  
*its swords and sorceries.*  
*Dans Swords and Deviltry*

## Un seul denier en poche



Je m'appelle Yors. Je ne vais pas vous raconter ma vie, ce serait un peu long et, sans me vanter, ça pourrait choquer les âmes délicates de ces dames. Mais il nous faut faire un peu connaissance, avant l'entrée en scène de Noon.

Je suis né dans notre bonne ville, au pied des murailles, à quelques pas du Grand Caravansérail où commence mon histoire. Comme on le voit à ma gueule, je ne suis ni un aristocrate confit dans son palais de marbre, ni un porte-plume bouffeur de chandelles, ni un ouvrier blafard des rues sans soleil. J'ai passé la moitié de ma vie loin de chez moi, hors des murs, dans tous les pays du monde connu. J'ai été marin sur une galère de la Mer Intérieure, docker sur le port. Je me suis engagé dans l'armée du Suzerain du temps de la guerre des esclaves, on m'a nommé sergent. J'ai dirigé une compagnie d'irréguliers, de fameuses crapules, croyez-moi. Je me suis bagarré à l'épée, au crochet d'abordage, à la longue pique. J'ai aussi pris des coups de fouet, de couteau, de hache ; un poignard recourbé de Kesh m'a caressé les entrailles. À chaque fois je m'en suis sorti, les dents serrées. Quand on me cherche, on me trouve, je ne suis pas un tendre, même si j'ai des principes.

Prendre des coups et en donner, ça va un temps. Avec l'âge, je suis retourné par ici, sur les terres de ma naissance, et j'en suis venu à envier les changeurs de la rue de la Monnaie, bien contents de leur situation, surveillant les transactions de leurs commis, se saluant l'un l'autre d'un côté à l'autre de la rue en levant leur verre de bière sans avoir à se soucier du dîner. Je suis devenu plus philosophe, si j'ose dire. Mais l'expérience et la sagesse ne rendent pas riche.

Voilà pourquoi, le jour de ma rencontre avec Noon, je me tenais par là, près de la porte du Caravansérail, manteau rejeté sur l'épaule, épée bien visible au côté, pipe au coin des lèvres avec l'allure d'un gars qui n'a rien de spécial à faire, prêt à l'embauche. Il ne me restait en poche qu'un seul denier, une unique petite pièce d'argent, et ça ne laissait pas présager des lendemains très heureux. Il me fallait du boulot, et vite. À mon âge, dormir dans la rue est un plaisir dont on se passe aisément.

La porte de l'Est est lourdement fortifiée. Elle surplombe la route qui trace à travers les étendues de marécages puants. De ce côté-là surgissent parfois des armées d'invasion, des goules en maraude, des ramasseurs de tourbe... mais le plus souvent, ce sont les caravanes marchandes venues du continent de l'Est.

C'est la fin de l'après-midi. Un groupe de Gardes Noirs joue aux dés, assis sur des tronçons de colonnes effondrées. J'ai reconnu parmi eux d'anciens collègues, j'en suis à me demander si je me joins à leur groupe pour faire fructifier la pièce que j'ai en poche et en tirer la matière d'une poignée de repas supplémentaires. Mais j'hésite à confier mon avenir à la chance. Ce matin, Menas, le devin aveugle, m'a promis



LA PORTE DE L'EST

une semaine de mouise et ça m'a assombri l'esprit. Quand je suis arrivé au Grand Caravansérail, une colonne de mules et de chevaux se rassemblait pour passer le Pays-Qui-Coule vers Ilthmar, et Kadesh, et Kiray. J'ai cherché sans conviction à y être embauché. Le patron a regardé ma mauvaise jambe et ricané :

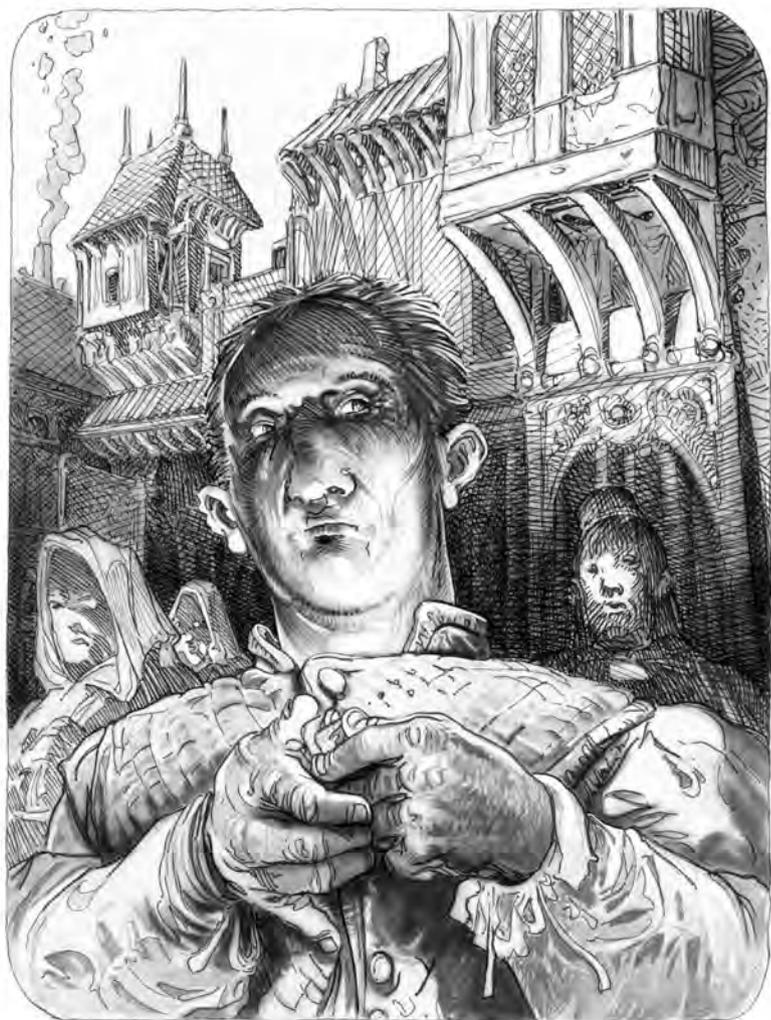
« On va traverser les marches des trolls en guidant les chevaux à la main. Cette patte-ci ne te portera pas jusque-là. Je n'ai pas envie de transporter un invalide inutile. »

Si je n'avais pas été un homme civilisé sachant se maîtriser, j'aurais fait avaler ses dents à cet abruti. Mais j'avais d'autres raisons de renoncer à m'engager. Six mois d'expédition, aller et retour, à marcher en tête, guetter les embuscades, secouer chaque soir mon manteau incrusté de poussière, boire ma solde en compagnie des autres gardes de l'escorte ; beaucoup de fatigue pour pas grand-chose, je n'en avais plus envie.

La cloche sonne au-dessus de la porte de l'Est, cinq coups d'abord, puis trois d'affilée. Ça veut dire qu'un groupe important est apparu sur la route qui sort des marais. Mes anciens collègues terminent leur partie, les chevaux de tête seront là d'ici une demi-heure, on a encore le temps. Je ne prends même pas la peine de monter sur les remparts. J'ai vu arriver et repartir mille caravanes, ça ne m'émerveille plus, j'écoute simplement les conversations pour connaître le nom du patron de celle qui approche.

« Au vu des bêtes, c'est Philo le jeune qui revient de la côtière. »

Menas avait raison, c'est jour de mouise. J'aurais préféré une expédition plus lointaine, des marchands de soies et de pierres précieuses de Yezed que mon air expérimenté et ma



connaissance de leur parler auraient impressionnés. Au lieu de cela, c'est la côtière de Philo, il va falloir faire avec...

Pour qui cherche du travail, il est très important, lors de l'arrivée d'une caravane, de se tenir bien en vue, à droite de la porte, une dizaine de pas après le passage. Ainsi, les yeux éblouis du voyageur, après s'être posés sur les arcades de briques et les premières enseignes de la cour, arrivent sur une figure rassurante, celle d'un homme honnête et expérimenté qui saura les guider à travers taxes, douanes et aubergistes, jusqu'au cœur de la ville. Un homme comme moi. Je prépare mon meilleur sourire. J'aurais dû me faire raser.

Ils arrivent.

Philo le jeune marche en tête, serre des mains, donne l'accolade au sergent des gardes et ne m'accorde pas un regard, le salaud. Un serviteur guide son cheval et derrière on voit toute la file encore engagée sous le long tunnel de la porte fortifiée. Mes futurs clients. Venez, amis, maître Yors vous attend!

Ils patientent pendant que Philo négocie le passage, l'installation, la visite de l'inspecteur fiscal et celle du médecin des quarantaines; il fait ça vite et bien, tout le monde est fatigué, ce soir les aubergistes des trois cours du Grand Caravansérail vont s'activer pour attirer les clients captifs qui ne pourront entrer dans la ville que demain matin. Je patiente aussi, guettant comme tout le monde ce moment où le maître de caravane va lever et abaisser son bras, indiquant à toute la foule de gens et d'animaux de bât qui le suivent: entrez vous reposer!

Le moment arrive, Philo lève le bras...

Et soudain un voyageur de la caravane sort du rang, remonte le tunnel, tirant son cheval en bride. Il veut parler au maître de la caravane, *tout de suite*.

- « Seigneur Philo, nous ne pouvons pas aller plus loin.  
– Vous m’expliquerez cela plus tard, je dois...  
– Je dois vous payer.  
– Plus tard!  
– Non, maintenant. »

Tout le monde regarde l’importun, les gueules sont narquoises, Philo n’est pas connu pour mâcher ses mots ni pour laisser un jeune imbécile troubler ses affaires. Le gars va se prendre une claque, c’est tout vu! Mais non, il a de drôles de manières, à la fois naïves et impérieuses, et Philo se laisse embrouiller dans la discussion. Derrière le patron de la caravane, quelques bêtes s’ébrouent, le capitaine d’escorte s’approche sur l’air de *quelque chose ne va pas, boss?*, prêt à écarter le perturbateur.

Et l’autre de dire à Philo, très vite, mais en articulant clairement ses mots : « Vous vous êtes engagé à m’emmener jusqu’à la porte de l’Est, nous y sommes. Le prix convenu du trajet est de vingt-sept aradis de Sidon. Je me suis renseigné sur les changes auprès d’un compagnon de voyage, je pense que cette pièce unique devrait couvrir les frais. »

J’aperçois entre ses mains une petite bourse dont il extrait une pièce d’or de bonne taille. Un gelder de Quarmall ou bien un triens de Stygie, quelque chose de rare, lourd et précieux.

Philo est sidéré par ce type qui ose bloquer toute la caravane et le rituel de l’arrivée.

- « Oui, très bien, ça fera l’affaire. » Il prend la pièce.  
« Sommes-nous quittes ?  
– Oui!  
– Je vous remercie. »

L'incident n'a duré qu'une minute, mon bonhomme remonte sur son cheval, Philo lève son bras, l'abaisse et la caravane peut enfin entrer dans la grande cour, les palefreniers accourent, et les porteurs d'eau, les vendeurs de vin, de galettes, les loueurs de bêtes de somme, les inspecteurs du Trésor, les douaniers... J'étais tout proche de l'altercation, j'ai tout vu, tout entendu. La bourse pleine d'or m'a fait forte impression. Je ne quitte pas mon naïf des yeux.

Ainsi, le seigneur Noon du soleil noir, Prince-Corbeau des Ciels des Morts, maître des mystères nocturnes et marchandeur de Dieux est apparu pour la première fois dans notre cité et dans mon existence. Et comme tout le monde, je n'ai pas su le reconnaître pour qui il était.

À l'époque il avait juste l'air d'un jeune fils de baron, grandi loin des modes et du monde, portant pourpoint piqué, chausses et culotte de chasse qu'on dirait sorties des coffres d'un seigneur frontalier qui aurait oublié de venir rendre hommage au Suzerain pendant deux ou trois siècles. Sa figure n'est pas vilaine, un regard de fille aux cils doux sous un grand chapeau de chasse.

Il passe dans la cour, ouvrant de grands yeux, comme tout le monde. Se fait racheter son cheval par un maquignon, comme tout le monde :

« Noble seigneur, à moins que vous ne puissiez prouver une ascendance à l'ordre équestre vieille sur cinq générations, vous n'aurez pas le droit de circuler à cheval dans les rues. Vous n'avez plus besoin de votre bête. Elle boite de l'antérieur droit, ses dents sont usées et sa couleur est quelconque, je vous en donne six deniers, vous me semblez mériter une offre généreuse. »

Puis il se fait convaincre par un fonctionnaire zélé de rester dormir ici, au Caravansérail :

« Cher maître, vous devez déclarer vos marchandises à l'inspecteur fiscal. Vous n'en avez aucune ? Vous devez déclarer cela aussi ! Et le médecin pèrègrin doit vous examiner, notre noble cité est une ville saine, au moindre signe de maladie, on vous installera dans notre confortable lazaret, à vos frais bien entendu. Le médecin et l'inspecteur sont débordés, ils vous examineront dès demain matin. »

Il accueille tous ces conseils à moitié vrais en hochant la tête et fronçant les sourcils, comme tant de naïfs avant lui.

« Si vous cherchez à vous bien loger, sire, nos trois auberges vous ouvrent leurs portes. Un homme de qualité comme vous (je le juge à vos vêtements) se rendra chez Metellus, une maison respectable, paillasse saines, nourriture de qualité, sol de carrelage nettoyé trois fois par jour. »

Je le garde à l'œil, bien sûr, car je n'ai pas oublié la bourse pleine de pièces d'or, mais il disparaît dans l'auberge où je n'aurai pas les moyens de mettre les pieds.

Je lui en veux aussi un peu.

À cause de son intervention, l'arrivée de la caravane a perdu son aspect de défilé solennel, les marchands ne sont pas passés devant moi cherchant d'un regard inquiet l'homme solide qui saurait les guider en ville. Je suis obligé d'aller me vendre moi-même, ce que je déteste, la parole n'est pas mon fort et j'ai l'abord rugueux. Généralement, je dis quelque chose du genre :

« Je connais toutes les rues, tous les quartiers. Je vous mènerai à bon port. Un denier par jour, plus les frais. »

Mais la concurrence est rude. Des gamins de dix-huit ans au sourire éclatant et au pied plus rapide me passent devant,

se jettent sur le marchand de drap à gros ventre entouré de porteurs, lui proposent de lui faire visiter le grand marché, les jardins flottants, les palais des courtisanes pour la moitié du prix que j'offre.

Si, par chance, je parviens à aborder un austère magistrat de Vil Ning, c'est Philo lui-même qui interrompt ma conversation en s'adressant directement à mon interlocuteur, comme si je n'étais pas là.

« Cher Docteur, ne restez pas à discuter dehors, la pluie menace, venez me rejoindre à l'étage, dans le salon que Metellus met à notre disposition. »

Le soir tombe, la pluie menace et les riches ont disparu ; ne me reste plus que mon denier en poche et la prédiction de Menas l'aveugle. J'entends encore sa voix perçante ... *ta journée sous le signe du soleil noir*. J'aurais voulu oublier ça, mais ça m'a travaillé. Tout ce que je connais de l'astrologie m'a été enseigné par un compagnon de travaux forcés, lorsque j'étais prisonnier de guerre à Quarmall. Le soleil noir, la marque du monde inversé, le chemin des morts, je ne me rappelle plus bien, mais ça ne peut être qu'un signe mauvais. Ça me met d'humeur mélancolique.

Et soudain je revois mon gandin de tout à l'heure. Sortant vivement de chez Metellus, suivi de la patronne qui lui crie des insultes : « Fils de Mingol puant ! Couillon prétentieux ! Fous le camp ! Si ce n'est pas assez bon pour toi ici, tu n'as qu'à dormir dehors ! »

À l'étage, sous les arcades, les lumières des lampes brillent et l'odeur du ragoût de poissons à épines descend vers nous comme nous nous retrouvons lui et moi dans la cour principale. Je lui trouve l'air triste, à mon fils de baron.

Voici un mystère : comment un homme aussi bien pourvu financièrement s'est-il fait mettre dehors de chez Metellus ? Je pourrais le lui demander directement, mais la pudeur me retient.

Je m'approche de lui et lance, sur le ton de la blague : « Là-haut, ils fourrent toutes sortes d'invendus du marché dans leur soupe. C'est ça qui donne le goût. Vous ne manquez rien. Ces Mingols, sous le portique, font d'excellentes brochettes d'abats, vous ne mangerez pas allongé sur un lit, mais vous vous remplirez le ventre. »

Je m'attends à être pris de haut par sa majesté nobiliaire, mais pas du tout. Il semble content de me voir là, dans le soir, à la porte de la grande ville inconnue.

« Excellente idée, merci, je vous accompagne.

– Je suis Yors des trois rivières, pour vous servir. »

Il hésite, serre ma main tendue. « Noon. Très honoré. »

Je le dis comme je le pense : avant de me saluer, il n'avait jamais utilisé ce nom-là.

Les Mingols ne font pas d'histoire pour nous inclure dans leur cercle, autour du feu de braises. Ça sent la bouse et le poil de mouton. Je n'ai jamais eu de répugnance à m'installer avec les nomades, j'ai eu plusieurs de ces braves types sous mes ordres. Noon mange avec soin et en imitant leur manière : piocher dans le plat de la main droite, se servir en son temps. Nous dînons en silence.

« Pour dormir, dis-je à la fin, je peux vous trouver une place dans une des autres auberges... Mais je crains que ce soit plus crasseux que chez Metellus.

– J'ai des besoins assez simples. Il me faut un sol sec, un plafond et pouvoir voir le quadrant sud-ouest du ciel depuis

ma couche. Aucune fenêtre de chez Metellus n'était correctement orientée. »

Un sol sec, je peux comprendre. Un plafond, j'imagine que ça doit lui manquer après plusieurs semaines à dormir dehors. Voir le ciel ? Pourquoi un plafond, alors ? Mais les voyages nous apprennent à ne pas discuter les manies des étrangers.

Je vais m'entretenir avec les portefaix des marchands de drap d'Ilthmar. Leurs rouleaux de tissu sont entreposés sous les arcades de la cour. Le sol y est dallé, presque propre. Je nous y installe une couche de paille en allant puiser dans le fourrage des bêtes et je vérifie : on aperçoit bien le ciel depuis l'endroit où mon nouveau compagnon va dormir.

« C'est parfait, me dit-il. Combien avez-vous payé pour tous ces arrangements ? Et pour les brochettes ?

– Oh, je connais les gens d'ici. Je donne des coups de main, ils m'en donnent, c'est un échange de bons procédés.

– Vous pensez que je leur dois quelque chose ?

– Non, pas du tout, ils vous ont à peine remarqué. »

Cette conversation le laisse perplexe, et moi pensif. Drôle d'animal, peu au fait des manières civilisées. Nous nous roulons dans nos manteaux. À travers un trou dans les nuages brillent quelques étoiles froides. Je repense à Menas, au signe du soleil noir, j'aurais dû parler à l'aveugle un peu plus longtemps, lui donner quelques pièces ou quelques baffes pour qu'il clarifie... J'ai toujours mon denier en poche, aucune perte grave. Mais le soleil du matin n'a pas encore paru.

Comme vient la nuit, il est temps d'évoquer Moth.

Moth est le cousin de Philo le jeune. Crâne plat, grosses mains, œil fourbe, le pauvre n'est pas gâté par la nature. Moth traîne

généralement dans la grande cour, il est payé en qualité de placier, mais je ne l'ai jamais vu s'occuper d'installer les moindres marchandises, il n'est pas bon à grand-chose sinon à faire peur.

Qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne dis pas. Je n'ai pas vu Philo parler à son cousin de l'or qu'il avait entrevu dans la bourse de maître Noon. J'ai à peine aperçu Moth, ce jour-là ; il fait partie du décor, on le voit sans le voir. Moth se déplace en silence, particulièrement la nuit. Dans le caravansérail, si l'on ne paye pas les services des Gardes Noirs ou que l'on ne poste pas ses propres veilleurs, on risque de perdre ses marchandises, ou de les voir gâchées par de l'urine de cheval ou recouvertes de guano. Tout le monde sait ça. Moth le sait lui aussi. Mais il ignore à quel point Yors des trois rivières a le sommeil léger.

J'ouvre les yeux, l'air froid précédant l'aube me saisit, la cour est baignée d'une brume grise montée des marécages. Une bête gratte le sol, non loin, mais le bruit qui m'a tiré du sommeil est différent. Frottement de tissu contre du tissu. Glissement de chaussures sur le pavé. Noon dort comme un bienheureux. Une ombre se glisse dans notre recoin, se penche sur mon compagnon endormi.

Ma dague glisse hors de son fourreau et je murmure : « Toi, mon vieux, tu ferais bien de réfléchir. »

Moth se redresse brusquement. Lui aussi est armé, mais il ne me fait pas peur.

Et soudain, il s'envole.

Ça ressemble à une corde noire, ça se déroule depuis la voûte et s'enroule autour de la poitrine de notre voleur. Cri de surprise. Une autre corde, une autre encore, ça saisit un bras, une cuisse, et ça tire Moth vers le haut, et je crois voir



tout un grouillement de tentacules s'agiter au-dessus de nous! Moth hurle: «À moi! Au secours!»

Noon se réveille en sursaut, me voit, voit Moth, paraît contrarié mais pas inquiet.

« Pourquoi nous réveille-t-il si tôt ?

– Au secours!

– Je pense qu'il tentait de nous détrousser. Que sont ces...

– Je vous en prie, aidez-moi!

– N'aurait-il pu choisir un autre moment ?

– S'il vous plaît! Je vous en supplie!

– Maître Noon, ces tentacules me rendent nerveux. Qu'est-ce ?

– Cette chose veut me dévorer!

– Aucun danger, Yours. Et vous, arrêtez de hurler! Vous ne risquez rien tant que je n'ai pas pris de décision à votre sujet.

– Au secours! Yours! Fais quelque chose!»

Le bruit s'étrangle soudain, un tentacule écrase la bouche de Moth, les cris sont remplacés par un gémissement assourdi. J'ose à peine lever les yeux, je n'ai pas lâché ma dague et j'hésite sur la conduite à tenir, Moth s'est rappelé mon nom, ça me fait plaisir. Puis des gens arrivent sans que je par-

vienne à arrêter une conduite. D'abord un Mingol curieux, puis un portefaix perplexe, une putain pas encore couchée ; ils n'osent pas trop approcher, j'essaie de les maintenir à distance.

« Une affaire privée, ne vous inquiétez pas. »

Maintenant ce sont les deux gardes de faction. Ceinturons et cottes de mailles cliquètent.

« Seigneur Noon, comment vous dire, il serait préférable que cette chose...

– Quoi donc ?

– Si elle pouvait se faire moins visible... »

Noon fait un signe de la main agacé vers le plafond. Le bruit sourd qui suit est celui de Moth s'écrasant au sol. Il se redresse aussitôt, essaie de s'enfuir, mais je lui tords le bras et le maintiens plaqué par terre, je vais avoir besoin d'un argument solide pour la négociation qui va suivre.

Au-dessus de nous, la voûte de briques a repris son apparence usuelle, j'ai juste l'impression de distinguer une tache plus sombre, là, dans le coin.

La suite est un peu pénible. Les Gardes Noirs demandent des explications. Moth prétend que nous l'avons attaqué, qu'il ne sent plus ses jambes, et je note que sa vilaine figure est couverte de petits boutons urticants. Les curieux se rassemblent, posent des questions, et Noon ne se défend pas, n'explique rien, regardant tous ces gens d'un air endormi. Puis débarque enfin Philo le jeune, qu'une bonne âme a dû aller quérir, et le silence se fait.

« Yors, s'il vous plaît, lâchez mon cousin. Moth, arrête de brailler et explique ce qui s'est passé, sois précis.

– Je me préparais à aller me coucher, la nuit a été courte, j’ai perdu au jeu, je ne faisais pas attention et là, ça me tombe dessus...

– Qu’est-ce qui te tombe dessus ?

– Le maléfice de l’étranger... » Il désigne Noon, puis le plafond. « Ça m’entortille, ça m’étrangle, voyez mon cou, mes jambes, voyez ces marques, ça m’empoisonne, moi je passais seulement et on m’empoisonne ! Je réclame réparation ! »

Les témoins se penchent sur les marques en question, ça fait forte impression ; certains disent avoir vu une « créature » sans réussir vraiment à la décrire. Le culot de cette andouille me contrarie sans m’impressionner, je n’arrive pas à penser que Philo va marcher. Il se tourne vers Noon :

« Seigneur, qu’en dites-vous ? Comment expliquez-vous ces marques ?

– Serait-il possible de parler de tout cela autour d’un café ? D’un thé bien noir ?

– Vous êtes accusé de sorcellerie sur la personne d’un citoyen honorable. »

Là, c’en est trop. Je m’avance, main sur l’épée, bien en face de Moth.

« Citoyen honorable ? Maître Philo, n’exagérons rien ! La seule qualité de Moth dans ce monde, c’est de vous avoir, vous, un homme respectable, comme parent. Cette crapule a tenté de nous dépouiller, voilà tout, et on lui en a fait passer le goût. »

Je manque d’éloquence, mais mes paroles remettent le monde à l’endroit. Tout le monde ici sait qui est Moth et ce qu’il fait pendant la nuit. Bien sûr, on peut être choqué que moi, un citadin, je prenne le parti d’un étranger. Mais je vois bien où Philo veut en venir : sorcellerie illégale, menace d’être déféré devant le tribunal arcanique, arrangement contre mon-

naie sonnante et trébuchante. Les maîtres de caravanes sont des patrons en ce lieu, on va mettre du temps à se dépatouiller de tout ça...

Mais Noon se lève enfin, s'étire et dit : « Maître Philo, pouvons-nous parler de tout cela un moment, juste vous et moi ? »

Mauvaise idée. Philo va le manger tout cru. L'autre accepte, bien sûr, pour lui la négociation sera facile, la maladresse de Moth va lui permettre d'extorquer quelques gelders à l'étranger. Je propose de me joindre à la conversation, mais Noon me fait signe que non.

Les deux s'isolent à quelques pas. Le robuste maître de caravane aux bottes de cuir et à la barbe noire, et mon jeune fils de baron à la mine délicate. J'observe de loin, je vois Noon, morose, compter sur ses doigts, et de un, et de deux, et de trois, et Philo se raidit. La main de Noon semble tricoter quelque chose dans l'air, Philo se crispe, grimace, serre les dents, et durant un bref instant il ne paraît plus être Philo le jeune, mais plutôt Philo le vieux, et Noon face à lui semble curieusement plus grand. Puis ça cesse, à me faire douter de ce que j'ai vu, et les deux reviennent, très calmes, sans colère, tout est arrangé. Philo ne la ramène plus, il se gratte l'entrejambe, comme s'il n'était plus si sûr de ce qui se trouvait dans ses chausses.

Nous quittons le caravansérail quelques minutes plus tard. Sans passer devant l'inspecteur fiscal ni devant le médecin pérégrin. Sans payer de taxes. Le seigneur Philo a tout arrangé. Quelques personnes me regardent d'un sale œil, d'autres admirent mon flair. Moth se plaint de ses démangeaisons et parle encore pommades et dédommagement, mais son cousin lui intime de fermer sa gueule.

Et nous voici, Noon et moi, dans la rue des épices, le ventre creux et l'humeur légère. Je me tourne vers mon compagnon :

« Que lui avez-vous dit, exactement ? »

– Oh, rien de spécial. Je lui ai rappelé que je l'avais bien payé pour ses services, que son parent avait tenté de nous dépouiller... »

Le soleil se lève, les premiers mendiants ne vont pas tarder à paraître. Je me permets de profiter de ma nouvelle familiarité :

« Que cherchez-vous en ville, exactement ? »

– Pour commencer, de l'argent. C'est très utile.

– Vous n'êtes pas le seul à penser ça. »

Comme je dis ça, il s'arrête et me considère.

« Je ne vous ai pas remercié pour votre intervention. J'aurai sans doute besoin de l'aide d'un homme comme vous pour mes futures affaires. Quels sont vos tarifs ? »

– Un denier par jour, plus les frais. »

Il sort de sa bourse une pièce d'or.

« Cela devrait couvrir la journée d'hier et le premier mois, n'est-ce pas ? »

Je prends la pièce, l'observe en détail. Un véritable gelder, portant le visage d'Antiochus V, aux bords à peine rongés. Je calcule un peu :

« Seigneur Noon, un gelder vaut un peu plus de quatre quinaires, ce qui fait un rien en dessous de cinquante-deux deniers d'argent. Je suis donc à votre service jusqu'au septième jour des nones du dixième mois.

– Excellente nouvelle ! »



Un peu plus haut dans la rue, je vois Menas clopiner dans ma direction, son bâton à la main, son bandeau sur les yeux. Comme il arrive à notre niveau, il geint :

« Je te reconnais, Yors du ruisseau. J'ai eu raison, n'est-ce pas que j'ai eu raison ? Donne-moi le denier que tu as en poche ! »

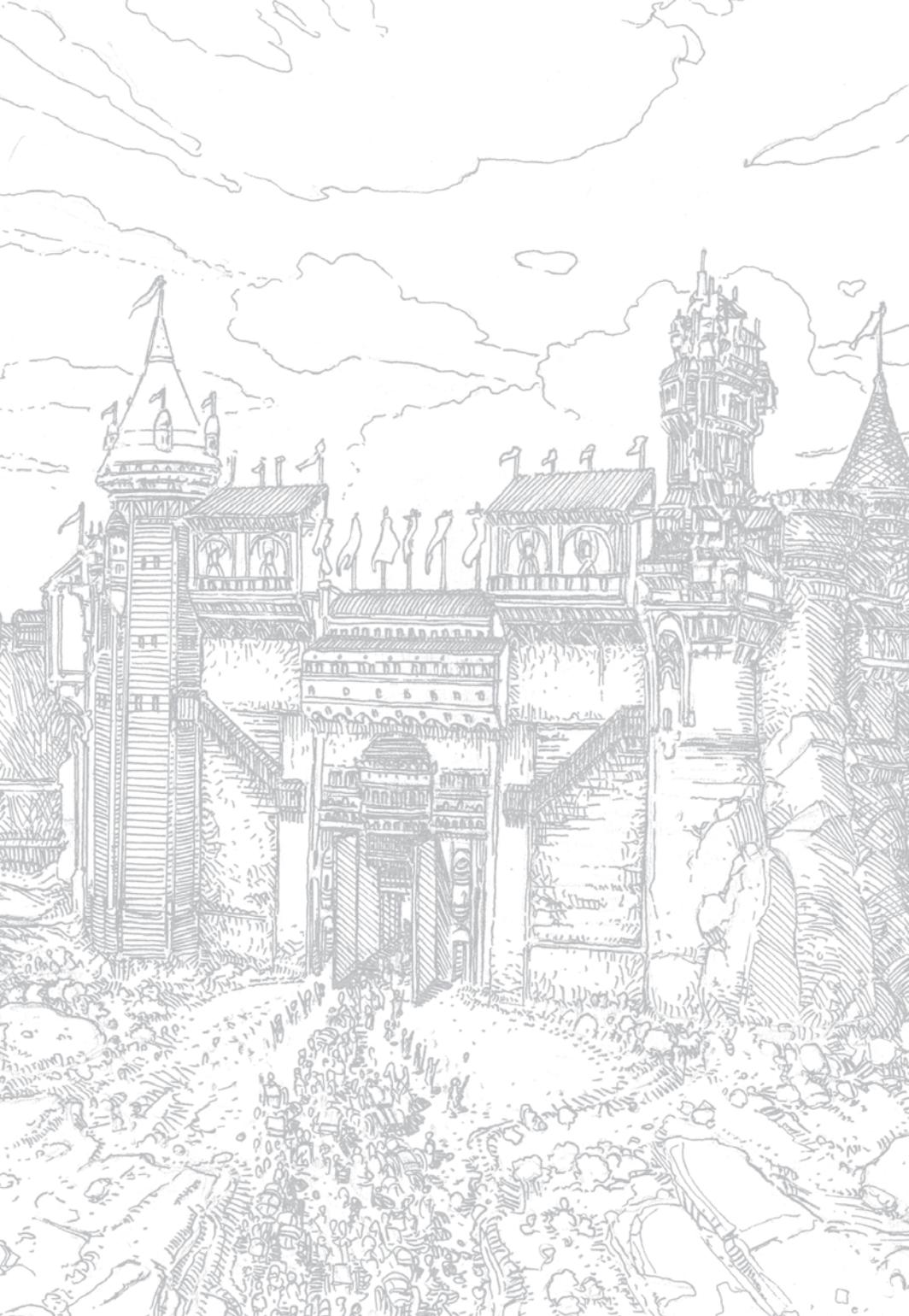
Je suis tenté de le chasser à coups de pied : maintenant que je suis devenu le guide d'un gentilhomme, je n'ai plus rien à faire des diseurs d'aventure crasseux dans son genre. Il s'accroche :

« Yors ! La roue tourne pour tout le monde. Ne sois pas stupide ! »

Noon s'en mêle : « Si vous lui devez quelque chose, payez-le. Sinon, débarrassez-vous de lui. »

J'hésite encore une seconde, ma petite pièce d'argent à la main. J'aimerais la garder comme porte-bonheur. Mais l'aveugle a raison, la roue tourne pour tout le monde. Je la lui colle dans le creux de la paume.

« Fous le camp, et ne reviens pas. »



## Sorcellerie



Le port est l'endroit que je préfère de toute la ville. J'en aime les sons et les odeurs. Les mâts qui craquent, les cris des mouettes, les parfums de goudron résineux, d'iode et de poisson, les chants traînants des galériens rejoignant en file leur embarquement. Les fritures de poulpes et les grands pots de bière qu'on sert au *Kraken*, mon lieu d'échouage favori de ce recoin du monde. Sans le port, la ville s'étirole et meurt.

Mon nouveau patron semble apprécier. Il s'intéresse aux détails, les yeux peints sur les flancs des navires, les figures de proue, les filets ramendés par des apprentis maigrichons. Depuis que nous avons quitté le Grand Caravansérail, il marche ainsi, le nez en l'air, curieux de tout, posant des questions naïves d'un ton toujours poli ; je me sens utile et important. Je suis heureux de travailler pour un homme de qualité, aux manières aimables.

Nous changeons deux de ses gelders au bureau de la capitainerie, ce qui me permet d'en attester la qualité. Puis, comme nous reprenons la route du *Kraken*, bien lestés en pièces d'argent, je me permets de faire délicatement allusion à l'avenir.

« Noon... Patron... Si j'ose vous demander... Comment comptez-vous faire des affaires? Dans quel domaine comptez-vous commercer? Pierres précieuses? Huiles de poisson? Esclaves? »

Noon m'écoute à peine. Il se détourne de l'auberge et s'approche du quai, il a encore aperçu quelque chose qui l'intrigue.

« Dans le domaine de la sorcellerie. Je m'y débrouille. En vérité, je suis même assez bon. Croyez-vous qu'on puisse descendre? »

Il lâche le mot comme ça, penché au-dessus de l'eau, *sortellerie*, comme s'il disait *cordonnerie* ou *vannerie*, et que ça n'avait pas plus d'importance. Je me rappelle les tentacules agitant Moth au-dessus du sol. Ce mot de sorcellerie m'évoque toutes sortes de trafics louches, de potions puantes et de sacrifices sanglants de petits animaux effectués avec des outils mal aiguisés. J'ai croisé de loin en loin quelques sorciers, un de mes officiers en avait attaché un à son service, un sale type aux yeux louches supposé savoir lire l'avenir; lui et moi ne sommes jamais devenus amis.

Mais je me flatte d'être un homme tolérant. Sorcellerie, d'accord. Je prends sur moi. Il faut bien vivre.

« Quel genre de sorcellerie pratiquez-vous? »

– Un peu tout. J'aimerais m'approcher de l'eau.

– Attirer le mauvais œil? Donner la lèpre? Nouer l'aiguillette?

– Oh, oui... »

Soudain, un géant tatoué le bouscule, sans même y prendre garde. Le type est colossal, un harponneur sur une baleinière sans doute, Noon valdingue au bord du quai, je le retiens in extremis par la manche. Une putain au chemisier rouge éclate de rire en voyant le jeune gentilhomme tituber et manquer

de passer par-dessus bord. Le harponneur s'éloigne en roulant des épaules ; sûr qu'il ne nous a pas remarqués.

« Patron ! Vous voulez que j'aille lui casser la gueule ?

– À qui voulez-vous vous en prendre ? Ah ! Je vois une sorte d'escalier ! »

Que cherche-t-il, dans l'eau sale du port ? Il s'engage sur des marches glissantes qui descendent le long du quai. L'eau est sale, y flottent débris de poisson, algues bleues et pièces de bois pourri. J'essaie de le maintenir sur le sujet qui m'intéresse.

« Savoir jeter des malédictions, c'est un début, mais ici beaucoup de gens en proposent. L'or des fous, vous savez faire ? Les élixirs de longue vie ? Les pierres transmutatoires ? Invoquer des succubes aux charmes diaboliques ? Et enflammer les voiles des navires ennemis ? Créer des tempêtes ? Les sorciers les plus fameux savent faire ça.

– Oui, oui, s'il le faut je peux faire tout cela. Mais il n'y a là rien d'original, non ? Regardez, là-bas, sous la surface... »

La coque d'une grosse nef nous surplombe. Un câble d'amarrage graisseux en tombe et s'enfonce sous l'eau. J'essaie de distinguer ce qu'il me montre. Il insiste : « C'est tout proche. Il y a quelque chose, là. De métallique. Tenez-moi la main, je crains de glisser. »

Il pose un pied sur la marche suivante, celle qui se trouve sous la surface, et détrempe ses chaussures. Il ne faut jamais contrarier qui paye en or, aussi j'assure son poignet et m'accroche comme je peux tandis qu'il se penche de plus en plus au-dessus de la surface puante. Encore un pas, puis un autre, ses vêtements sont détrempés jusqu'aux genoux, je crains de devoir me mouiller moi-même, puis du bout des doigts il touche un de ces gros anneaux métalliques enfoncés dans la paroi auxquels s'amarrent les navires.



« Il y a des inscriptions, je les sens... Très effacées par la rouille, bien sûr. C'est incroyable! Une chaîne passe *dans* l'épaisseur du quai. Une ligne qui part du port et s'enfonce sous les maisons, là-bas, mais jusqu'où? Tout cela a été fait magnifiquement. Quelle ville merveilleuse! »

Comme il remonte sur le quai, chaussettes et chaussures noires et crasseuses, j'entends ricaner la même putain que tout à l'heure. Je suis gêné, mais lui pas, au contraire. Il sourit joyeusement.

« Vous m'aviez parlé de poulpes frits. Et peut-être un poêle auprès duquel faire sécher tout cela? Que vouliez-vous m'expliquer au sujet de l'exercice de la sorcellerie en ville? »

J'essaie de reprendre le fil. Ses jambes sont encore gluantes de boue, ça lui donne un vague air de fêtard décadent tombé ivre dans l'eau du port.

« Je voulais vous dire qu'à l'intérieur des murs, les professions sont réglementées. Laissez-moi vous frotter un peu et rincer tout ça à la fontaine. Pour vous établir, il faudra obtenir l'accord de la guilde des sorciers. Il y aura sans doute une taxe à payer et vous devrez verser une partie de vos gains, mais je ne connais pas les détails, vous êtes mon premier sorcier. Voilà, le gros est parti, mais vous êtes détrempé et tout ça va coûter cher à nettoyer... »

Nous entrons dans la salle basse du *Kraken*. Le patron de l'auberge, croyant voir un gentilhomme victime d'un accident, se précipite à notre secours. Après tout, Noon est peut-être un peu embarrassé. Mais il se comporte comme si de rien n'était et nous pouvons enfin manger quelque chose.

Il aime le poulpe frit, qu'il attrape à la pointe du couteau, à la manière civilisée. Il hoche la tête.

« Nous irons voir la guilde des sorciers. Je tiens à respecter les règles. »



L'allée des sorciers est proche du palais, mais comme coincée dans son ombre. Une venelle qui a l'air de rien, avec ses échoppes aux odeurs bizarres, ses jardins d'herbes parfumées montant à l'assaut de la colline palatiale dans lesquels triment des petites vieilles au dos courbé. Derrière certaines maisons, je devine des clapiers ou des poulaillers — on peut être sorcier et vouloir améliorer l'ordinaire.

Noon entre sous le premier auvent. Talismans de terre cuite, signes mystiques incompréhensibles, malédictions coulées dans le plomb à jeter sur le toit des voisins. Un gamin malpropre tient la boutique en mâchonnant un truc noir et gluant.

« Ne touchez pas à la marchandise !

– Aucun risque. »

Noon observe avec une réserve prudente, comme si tous ces objets pouvaient le mordre, puis il se tourne vers moi, un peu étonné.

« Il n'y a rien d'intéressant, ici. Peut-être dans le reste de la maison ?

– Je ne crois pas, patron, allons voir ailleurs. »

Trois boutiques plus loin. Noon a observé, curieux, des statues de bois parfumé venues des jungles du sud et de curieux animaux empaillés ; il a eu une réaction contrariée quand une femme aux mains crochues a voulu toucher son manteau. Nous pénétrons plus avant dans la boutique et finissons devant un grand maigre dont les dents jaunes et

la robe noire correspondent bien à l'idée que je me fais d'un sorcier. L'esclave damasce qui tient l'entrée de sa maison l'a nommé « maître Escalus » ; maître échalas tance donc Noon d'un doigt maigre après qu'on lui a expliqué nos intentions.

« Pour vous établir ici, il va falloir un peu attendre qu'un emplacement se libère. Ça ne va plus trop tarder, Abbott crèvera bientôt ; ils sont trois sur la liste d'attente, mais si vous payez assez on vous fera passer devant, vous avez l'air d'avoir des moyens. »

Il a de longues mains aux ongles sales et une haleine parfumée à l'alcool de gentiane. Noon se tient en retrait, avec une réserve prudente mais sans manifester l'humilité propre au nouveau venu tentant de se faire admettre dans un cercle inconnu. Nous nous tenons dans une arrière-salle aux parois couvertes de vieilles fourrures. Des os et des crânes sont accrochés aux murs, à la manière de certaines huttes des Nordiques ; ça fait son petit effet. Escalus regarde Noon en tordant la tête d'une curieuse façon.

« Bien sûr... avant de retenir votre candidature, il faudrait que je fasse une petite évaluation, pour vous recommander aux collègues. La journée est calme, on peut procéder maintenant... Mais on fait ça entre initiés, si vous comprenez ce que je veux dire. »

Il me jette un regard insistant. Je vois venir cette vieille crapule. L'évaluation entre initiés va être payante, la place sur la liste va être payante, et la convention du conseil de guildes idem. Mieux vaudrait que je reste. Mais Noon dit : « Pourquoi pas ? Yors, vous pouvez nous laisser.

– Vous êtes sûr, patron ? Je ne dérangerai pas.

– Je vous en prie. »

Et l'autre vieux de se jeter sur sa proie avec délectation.

« Il y a bien sûr quelques frais... La puissance mystique n'est pas gratuite... »

– Je ne vois pas bien comment vous allez m'évaluer. Je vous propose un duel. Fixez vos conditions. »

L'autre ricane, moi aussi. Un duel, entre mon jeune maître et monsieur dents-jaunes ?

« Appelons ça un duel si vous voulez. »

– Très bien. Quelles sont vos conditions ?

– Duel de savoir mystique. Si vous vous avériez être plus initié que moi, ce qui semble très improbable, je soutiendrai votre candidature pour vous admettre dans votre guilde. Ma... participation... vous coûtera douze deniers. »

Je manque de m'étrangler, et encore plus quand Noon ne marchande pas.

Le duel doit se faire sans témoins. J'attends donc dans la rue à côté du jeune esclave damasce qui tient le pas-de-porte d'Escalus.

Ça ne dure pas.

Quelqu'un crie, à l'intérieur, une sorte de bref gargouillement, comme une chèvre qui avale de travers, suivi de peu par une vague puanteur fécale.

L'esclave sursaute.

Noon sort contrarié, faisant sauter dans sa main un petit crâne de belette qu'il a l'air d'avoir pris dans la décoration de la salle de sorcellerie. Il dit à l'esclave : « Vous feriez bien d'aller voir à l'intérieur. » Puis, se tournant vers moi : « Venez, Yors, partons. »

– Il nous reste encore au moins quatre maisons à visiter... »

– Non, ça suffit, j'en sais assez. »

– Et ce duel ?

– Disons que c'est fini. »

Nous quittons vite fait l'allée, sans nous retourner. Je n'ose pas poser davantage de questions.

J'apprendrai plus tard à reconnaître ce regard dur et ce pli au coin de sa bouche. Noon attend beaucoup du monde et il arrive souvent que le monde le déçoive ; cette déception le plonge dans des états mélancoliques.

« Ces sorciers ne valent rien. Ils ont de petits talents, mais j'attendais mieux, surtout dans une cité aussi fameuse.

– Sauf que si vous voulez vous établir comme sorcier, vous devez vous entendre avec eux, sinon ils ne vous foutront jamais la paix.

– Impossible. Quelqu'un tire les ficelles de tout ce petit trafic de guildes et d'influences. Qui est le maître de cette ville ?

– Le Suzerain.

– Nous irons le voir demain.

– Comment vous dire... le Suzerain est le souverain de peuples entiers... Le rencontrer n'est pas facile et...

– Nous irons le voir. J'y tiens. »

Je me garde de tout commentaire. Chacun doit découvrir la ville à son rythme.

Nous logeons dans la confortable hôtellerie tenue par le clergé du Dieu Sans Nom ; j'ai l'impression que la bourse de mon maître a une profondeur infinie. Le dîner nous est porté sur la terrasse par de belles novices drapées dans de longues tuniques noires. J'ai vite appris que Noon ne déteste pas le luxe, même s'il sait se contenter au besoin d'une vie plus sobre. Ce soir, il regarde l'étendue de toits et de fumées

qui s'offre à nos yeux. Les vents marins ont chassé les nuages, le ciel est très beau, la mauvaise humeur de tout à l'heure semble dissipée.

« Yors, je vais me retirer dans notre chambre, je ne veux pas être dérangé.

– Souhaitez-vous que je rappelle une des novices ? La plus grande a... »

Il rougit.

« Non, ce n'est pas ça. Je vous demande seulement de veiller sur moi. »

*Veiller sur moi.* Ses mots me travaillent.

Il disparaît derrière le rideau pendant que je reste sur la terrasse, ma pipe au bec. On veille les blessés, on veille les enfants malades... Je ne suis pas sûr d'avoir vraiment compris ce qu'il veut.

Quelques minutes plus tard, j'écarte le rideau. Il est allongé sur le dos, un peu raide, les yeux clos. Mû par une inquiétude presque maternelle, je viens m'assurer qu'il respire bien, puis je retourne sur la terrasse, décidé à profiter de la fin de la soirée. Je me demande pourquoi il tient encore à la main ce petit crâne trouvé dans la boutique du vieux aux dents jaunes.

Je suis sur la terrasse.

Noon est sur son lit.

Noon est ailleurs.

*Les sages aiment énoncer des évidences : ils disent que le monde est une sphère à l'intérieur de laquelle nous vivons. D'un côté de la sphère se trouvent la mer et les continents, de l'autre une autre mer, tourbillonnante, où flottent les étoiles, la lune et le soleil. Ils disent aussi qu'il existe un endroit de l'autre côté de la*

*sphère, même s'il est difficile de se figurer ce que cet autre côté signifie. Ce pays serait un reflet inversé et déformé du nôtre, le ciel y rayonne d'une étrange lumière vibrante et le soleil brille de flammes noires. Ainsi, les ombres y paraissent vivantes et les êtres communs n'y sont que des ombres.*

*Au-dessus de ces terres étranges vole un grand oiseau noir à l'œil d'or. Il glisse sous des nuages gris d'acier, porté par des vents mystérieux, attentif à ce qui se passe dans le ciel et sur la terre. Son vol le porte en cercles enroulés de plus en plus loin sur un pays de plaines et de forêts. Au fond des vallées, suivant des rivières aux eaux huileuses, marchent des colonnes d'ombres comme des armées de soldats perdus.*

*Le grand oiseau noir se pose parfois au sommet d'arbres immenses. Des rafales de pluie glissent sur ses plumes et quand elles cessent les bruits de la terre montent jusqu'à lui comme la brume s'extrait du sol dans les pays chauds. Paroles éparses, bribes de mots, des morceaux de conversations communes venues de notre côté du monde, répétées et déformées et dépourvues de sens intelligible.*

*L'oiseau guette.*

*Tout en bas, au bord du chemin parcouru par les ombres errantes se tient un autre spectateur. Maigre, longs doigts, le dos couvert d'une fourrure rase, le museau pointu de belette, les dents jaunes et tranchantes. Des tatouages dessinent des spirales sur ses poignets qui s'enfoncent sous ses manches. Il tient à la main un bâton au bout recourbé ressemblant à une houlette.*

*Passé un enfant sur le chemin, le visage très blanc, le regard effrayé, titubant dans un groupe d'errants où il semble n'avoir ni ami ni protecteur. L'être à tête de belette surgit, le tire hors de la colonne; l'enfant crie, mais le son de sa voix est déformé comme s'il criait sous l'eau. Son sang coule, lapé par la petite*

*langue pointue du prédateur. De ses griffes, tête de belette déchiquète les haillons de sa victime, cherche la peau fragile... Il ne fait pas attention.*

*Grand battement d'ailes.*

*L'oiseau s'abat sur la créature, lance coups de serres et coups de bec. Tête de belette couine misérablement et se protège en se couvrant de ses bras maigres. L'enfant blessé profite de l'aubaine pour s'enfuir en rampant. Son agresseur est maintenant renversé sur le dos, l'oiseau lui agrippe les membres et menace la gorge d'un bec acéré. Et il parle d'une voix puissante et douce.*

*« Te soumets-tu ?*

*– Oui, oui, Seigneur! Épargnez-moi! J'ai simplement besoin de me nourrir! Je vous en supplie!*

*– Nomme-toi. Nomme ton maître.*

*– Je suis Escalus le vif, dents-et-griffes, le vampire souterrain, le rampant crocheur... je rends hommage au seigneur Marcade.*

*– Notre duel est-il terminé? »*

*Escalus-tête-de-belette se tortille, dans un dernier mouvement désespéré pour s'en sortir, en vain. Le bec pique, le sang coule, Escalus belotte de douleur et, de panique, relâche ses intestins. Il crie: « C'est terminé! Je suis vaincu! Qui es-tu? »*

*Un grand battement d'ailes lui répond. Escalus est seul, un vent lourd de plomb balaie la vallée. Les dernières ombres disparaissent vers le nord.*

